

Histoire d'un coup de blues

Autor(en): **Feler, Magali**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **L'Émilie : magazine socio-culturelles**

Band (Jahr): **[95] (2007)**

Heft 1516

PDF erstellt am: **11.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-283204>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



Histoire d'un coup de blues

Magali Feller

Je reviens à la maison, à la maison, à la maison, à la maison.

Ce n'est pas sans appréhension que je pousse la porte de la tour B du CEPTA. Sols synthétiques, parois métalliques, murs nus en béton ou en briques et quelques graffitis, survivants. À l'occasion de la journée portes ouvertes, je reviens pour la première fois depuis onze ans dans les bâtiments où j'ai fait mon apprentissage de monteuse-électricienne.

L'électricité, c'était l'avant-dernier étage et puis la dernière année, le dernier étage. À travers les piliers de la cage d'escalier, je peux voir une salle de classe en contrebass et je me souviens que du côté nord on voyait le Rhône, le Jura et les avions qui décollent. J'ai beaucoup regardé par la fenêtre mais j'ai quand même décroché mon CFC. Voilà, dernier étage donc, le poster est toujours là. Superman, symbole de l'Union suisse des installateurs-électriciens, il a un peu perdu ses couleurs mais pas sa virilité. Dans la vitrine les disjoncteurs CMC et les interrupteurs, nouveau design Legrand, ici il y a eu du changement ! Et l'autre affiche du même sponsor, elle nous indique que maintenant, en partant d'électricien de montage on peut devenir installateur-électricien diplômé, en passant par monteur-électricien et conseiller en sécurité électrique. Pour la monteuse-électricienne, il n'y a toujours pas d'avenir, de toute manière elle n'existe même pas.

Je fais le tour de l'étage pour revenir sur un souvenir épique, je passe devant la porte ouverte du pissoir, j'essaie d'ouvrir la porte suivante, fermée à clé. En 1996, il n'y avait déjà plus que la trace de la plaquette avec le logo de la femme en jupe qui indique les toilettes pour femmes. À l'étage en dessous, c'est la même chose, je ne pousse pas jusqu'à tester tous les étages, c'est pourtant ce que j'avais fait le jour où j'ai fini dans le bureau du directeur pour lui demander : «Maintenant que les WC de la cafeterie sont fermés à cause des dealers, je vais aux toilettes où ?»

Pas de surprise en visitant les ateliers non plus: ébénistes, menuisiers, charpentiers, maçons, serruriers, monteurs-électriciens, les plaques suspendues aux plafonds sont encore au masculin. Sans faire de lourdeur grammaticale, les panneaux pourraient indiquer l'atelier de maçonnerie, serrurerie, électricité... mais ils n'y ont pas pensé! Quelques nouveaux postes m'apprennent que les évolutions technologiques sont prises en compte dans la formation; sinon, la porte de garage, le store automatique, l'éclairage de la cage d'escalier et encore un Superman, je ne suis pas dépaycée. Dans l'autre atelier aussi, le fameux portrait de femme au profond décolleté est toujours là, avec l'image superposée d'une femme nue qu'on distingue à peine, mais qui nous avait valu cinq minutes d'explication par le maître d'atelier pour qu'on réussisse à voir où étaient ses fesses. Pour moi, c'était juste un signe de plus qui m'informait qu'on ne changerait pas les habitudes pour moi, qu'on attendrait que je passe. Et je suis passée, comme trois ou quatre autres femmes, et un de mes anciens profs, constatant le peu de filles dans le métier, me dit à moi : «C'est un métier difficile pour une fille».... Je ne lui ai pas demandé, mais j'aurais pu: «C'est quoi qui est difficile?»

En partant, c'est à moi que je demande: «Mais qu'est-ce que tu espérais trouver ici ma vieille? Que onze ans et quatre femmes amèneraient un super poster de Wonder Woman électricienne et le logo de la femme en salopette pour indiquer les vestiaires des apprenties? Faut pas rêver!» Non, j'espérais juste trouver quelques petit signes qui disent «on vous accueille...».

Et si je ne repars pas complètement déprimée c'est parce que la fée électricité est venue me remonter le moral. Passés à fond sur la vidéo des carrossiers, AC/DC et leur expression virile qui me parle au corps, me rappelle les gars de ma classe et mes collègues de travail en os et en chair, ceux dont l'expression de la virilité ne m'a jamais agressée comme la transmission institutionnelle de valeurs soi-disant viriles, qui servent surtout à figer les sexes dans des rôles sociaux. Je quitte donc le bâtiment avec une pensée tendre pour mes anciens camarades de classe, spécialement ceux qui n'avaient pas les notes ou ceux qui fumaient des joints, parce que pour eux, comme pour moi, mais pour d'autres raisons, cet espace était hostile.